



Le mot du président

Étonnante Semaine sainte, où nous nous rappelons l'arrestation et la crucifixion de Jésus. Temps où chacun peut relire ou entendre ces textes bibliques qui depuis des années viennent rejoindre notre histoire. Temps liturgique crucial et primordial.

Étonnante Semaine sainte 2021, où nous sommes suspendus, à l'heure où j'écris ces lignes, à l'allocution du Président de la république qui donnera sûrement un tour de vis dans les restrictions sanitaires, alors que les trois jours fériés autour de Pâques nous permettraient de nous éloigner du quotidien et de rejoindre nos familles.

Oui, étonnant printemps, qui malgré la maladie, la pandémie, l'hiver froid et pluvieux fait éclater les fleurs du cerisier de mon voisin, les fleurs de mon jardin, et fait sortir les pieds de tomates. Oui, nous sommes peut-être comme les disciples des Évangiles résignés à l'échec, enfermés dans la peur, mais rattrapés, pris à revers par la vie retrouvée du Christ. Pâques est là, qui montre à voir la force de Dieu, plus forte que nos nuits, plus forte que la mort, plus forte que nos enfermements, nos dépressions. Dans la plus intense de nos fragilités, Dieu se révèle à nous.

Oui Alléluia, la vie triomphe de la mort, et cette dynamique nous remet en route, elle nous entraîne vers la beauté, le pardon, la réconciliation, la parole qui libère, la vie. Et quelles que soient les paroles gouvernementales de ce soir, quelle que soit la maladie, nous proclamons que Jésus-Christ est ressuscité. Cette nouvelle qui traverse les âges est toujours vraie pour celui ou celle qui pose sa foi en Dieu.

Ce message de vie, nous avons la responsabilité de le partager et de le proclamer. Dieu relève de la mort et nous, comment le partageons-nous ? Notre Église porte cette espérance. Chacune des Églises locales se met en chemin, pour trouver avec intelligence et prière les moyens de renouveler ce témoignage. Dans les articles du *Protestant de l'Ouest*, vous découvrirez *une Église, un pasteur, un projet* qui invite à réinventer les vies de nos paroisses.

Que chacun soit vivifié, réjoui par la joie de Pâques.

Jean-Luc Cremer, président du Conseil régional Ouest

Comprendre la résurrection

Fêtée à Pâques, rappelée lors de chaque célébration, la résurrection soulève une série de questions. Si nul ne peut exactement en délimiter les contours, elle touche pourtant chaque instant de la vie chrétienne personnelle, sociale, ecclésiale.



Se représenter la résurrection est un exercice délicat. L'apôtre Paul la décrit (1 Corinthiens 15.20) comme un retour à la vie. Le symbole des apôtres confesse la résurrection de la chair, ce mot englobant une réalité plus large que le corps terrestre. La question se pose donc de la forme de cette résurrection.

Impossible à définir

Pour évoquer le retour à la vie, Paul est amené à aborder le sujet en deux approches. D'abord il utilise une image issue de la germination des plantes, pour décrire un changement de nature. La graine est transformée pour devenir plante, comme l'être humain terrestre régi par les lois de la nature deviendra être humain céleste régi par l'Esprit saint. Cette image, qui n'est pas strictement une définition, appelle une seconde approche basée sur la foi. Ce qu'on ne peut humainement appréhender peut s'éclairer sous l'action de l'Esprit. Dès le début du christianisme, la résurrection n'est donc pas un retour à l'identique, mais la promesse d'une transformation qui ne peut être décrite objectivement, tant elle appartient au domaine de l'Esprit donc de la foi.

Avant tout une question

Nombre d'exégètes pensent que l'évangile de Marc se terminait initialement au verset 8 du dernier chapitre, avec la frayeur devant le tombeau vide et la fuite silencieuse après la découverte. L'Évangile semble dire : Et vous, qu'en pensez-vous ? Cette fin abrupte replace au cœur de Pâques le souvenir de l'annonce par Jésus puis par un ange, de la résurrection. Cette question reflète pour Marc le centre de l'Évangile, lorsque Jésus demande aux disciples : « *Et vous, qui dites-vous que je suis ?* » (Marc 8.29). La résurrection peut dès lors être comprise comme une affaire de foi personnelle qui, si elle impacte la vie des disciples, se transmet aussi de proche en proche jusqu'à aujourd'hui. Cette interprétation personnelle apparue très tôt dans l'Église se marie particulièrement bien avec la dimension très individuelle du Carême qui précède Pâques.

Une résonance existentielle

Un certain nombre de paroissiens avouent saucissonner mentalement le credo lorsqu'ils le récitent, se taisant notamment à l'évocation de la résurrection de la chair. Le risque est ici d'attacher plus d'importance aux conditions physiques, qu'au fait même de ressusciter ou d'être ressuscité. Pour répondre à cet écueil, des mouvements d'Églises, pasteurs et théologiens de toutes tendances théologiques, valorisent une compréhension symbolique des confessions de foi historiques, considérant avant tout les effets d'une résurrection actuelle et effective. En d'autres termes, la résurrection, c'est aussi maintenant. Le chrétien est appelé à vivre un changement radical de ses habitudes, à transformer son existence pour vivre réellement sous la grâce, à ne pas s'attarder à tenter une définition exacte de la résurrection dont l'élaboration lui prendrait des forces. L'insistance actuelle sur la mise en route personnelle et sur le pragmatisme s'ajuste peut-être à une société du mouvement et de l'efficacité. Une société qui, somme toute, n'a pas encore trouvé la définition exacte du mot résurrection. Les efforts de l'apôtre Paul pour la décrire en plusieurs temps demeurent une référence.

Guillaume Brétose

Vivre... « à tout prix » ?

Vivre... « à tout prix » ? Voici une question que je me pose de manière de plus en plus incisive depuis que je suis aumônier. Cet article ne se veut pas traiter de l'euthanasie, même si j'emploie le mot – je n'en suis pas apte – mais de la valeur de la vie « à tout prix ».

Mes propres questionnements ne contribueront certes pas à une quelconque avancée éthique, ils sont certainement ceux de beaucoup de personnes, notamment en milieu hospitalier.

La peur de souffrir

Toutefois je les partage humblement, comme pistes de débat non pas tranché, mais interpellation entre foi, souffrance, dignité humaine, valeur de la vie « à tout prix ».

Deux situations, différentes, interpellent ma réflexion au moment même où le ministre de la santé Olivier Véran a annoncé ce jeudi 11 mars au Sénat le « *lancement à compter du mois d'avril d'un nouveau plan national de développement des soins palliatifs et d'accompagnement de la fin de vie* ».

La première situation est celle de patients, en fin de vie, une vie qui se prolonge parfois trop pour eux. Ils font référence à l'amour que l'on porte aux animaux qui fait que lorsqu'ils souffrent trop, on les euthanase. Ils ne comprennent pourquoi la France refuse cette possibilité...

Une amie présidente de Conseil presbytéral, médecin, avait évoqué avec moi sa thèse de médecine qui portait sur le fait que les demandes d'euthanasie baissaient drastiquement dès lors que l'on prenait en charge la douleur.

Je ne suis pas médecin mais crois volontiers que ce point de vue est perspicace ; les patients que je rencontre souffrant d'une lourde pathologie me parlent de la crainte de souffrir physiquement. Mais un point m'interpelle, celui de la dégradation de la santé, comme la définit l'Organisation mondiale de la santé : « La santé est un état complet de bien-être physique, mental et social et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité. » Un état complet de bien-être physique, mental et social...

Vous êtes digne

La deuxième situation qui me questionne alors par rapport à cette définition est celle de résidents en Unité d'hébergement renforcé. Je m'y rends deux fois par semaine. Toutes ces personnes ont des troubles cognitifs importants, associés à des troubles du comportement (agressivité, violence...).

Plusieurs passent leurs journées couchées par terre, signe de régression ; toutes ont des protections hygiéniques ; très peu peuvent avoir une conversation, même en les sollicitant sur des souvenirs du passé lointain... Certaines crient ; la plupart attendent dans un fauteuil... Attendent quoi ? À chacune de ces personnes, je dis systématiquement : « *Vous êtes digne* », en essayant de capter leur regard... parce qu'aux yeux de Dieu, je sais qu'ils le sont.

Mais aux yeux de l'humanité ? Aux yeux de leurs enfants pour qui c'est souvent une torture de voir leurs parents dans un état si dégradé qu'ils ne les reconnaissent plus, qui pleurent, qui appellent leur maman, qui mordent !

Je leur parle doucement ; je fredonne ; je leur raconte de petites histoires. Juste présente, assise par terre et dans le même temps attentive pour esquiver toute tentative d'agression...

Combien de personnes me disent : « *Je ne veux pas finir comme ça* » ? Combien de personnes me disent également leurs craintes de souffrir, alors que dans deux des trois hôpitaux dans lesquels je vis ma mission il n'existe pas de service de soins palliatifs dédié ?

Notre pays serait-il encore à ce point marqué par les stigmates d'un dolorisme religieux où la souffrance qui avait valeur de rédemption est encore pleinement acceptable, acceptée ? Je le crois ; et j'ose croire que le protestantisme français peut faire évoluer la situation, pour passer d'une « vie à tout prix » à « une vie digne ».

Nathalie Paquereau
Aumônier des hôpitaux (La Rochelle, Rochefort, Niort)